

Schrassig, côté prison et côté liberté

Dans le cadre de ce dossier, forum a eu la possibilité de rencontrer un détenu en liberté conditionnelle ainsi que son ami d'enfance. Ce dernier l'a soutenu pendant son incarcération et lui a offert récemment du travail. Le témoignage anonyme de ces deux personnes nous livre un regard critique sur le Centre pénitentiaire et les autorités judiciaires – l'un de l'intérieur, l'autre de l'extérieur.

Pouvez-vous me raconter votre expérience au Centre pénitentiaire à Schrassig ?

B. N. : J'étais tout d'abord en prison en Espagne, puis j'ai demandé à être transféré au Luxembourg pour y finir ma peine, puisque je suis Luxembourgeois. Je connais donc un peu les systèmes, très différents, des deux pays. Pour l'anecdote : pour mon travail, j'allais souvent chercher des clients à l'aéroport de Malaga et pour cela, je devais toujours passer à côté du centre pénitentiaire. J'étais toujours intrigué, parce que c'est un endroit à l'écart, fermé, inconnu, et je me suis dit qu'il faudrait le visiter pour voir comment cela se passe à l'intérieur. Finalement, je m'y suis retrouvé, je n'avais pas choisi d'y aller, c'était pour une visite prolongée de sept ans. La vie là-bas est tout à fait différente de celle à Schrassig. Là-bas, tout le séjour en prison se passe à l'extérieur et vous ne rentrez que pour dormir dans votre cellule. Ici, c'est tout à fait le contraire. Vous restez pratiquement tout le temps dans la cellule à ne rien faire et du moment que vous avez un régime un peu plus souple, vous pouvez vous promener dans les couloirs ou faire du sport.

À Schrassig, l'organisation est quand même relativement bonne. Du point de vue confort, on n'a vraiment pas à se plaindre, que ce soit du point de vue de la nourriture, de l'eau chaude ou du

chauffage. C'est presque une prison quatre étoiles par rapport au système pénitentiaire espagnol. Par contre, l'aspect qui pèche un peu, c'est que nous n'avons qu'une heure de promenade à

« On souffre plus du manque d'humanité que du manque de liberté. Au fil des années, on arrive à s'adapter à tout, mais ce qui manque, c'est la chaleur humaine, le contact. » (B. N.)

l'extérieur par jour. Quand on sort de prison, on n'est plus habitué au grand air. C'est un peu un choc, comme quand vous allez en montagne. Ce n'est pas normal. À Givenich, par contre, c'est mieux, vous pouvez sortir tout le temps.

R. S. : J'habite à Schrassig, souvent je dis « du côté libre de Schrassig », parce que pour beaucoup, Schrassig est synonyme de prison. Chaque jour, je passe donc à côté du Centre pénitentiaire, comme mon ami en allant à l'aéroport en Espagne. Je me suis aussi posé la question de savoir comment cela se passait à l'intérieur. Ce qui m'a choqué le plus en tant que visiteur, c'est il n'y a pas d'infrastructure autre que le contact direct avec les gardiens, personne à qui

poser des questions concernant le suivi du détenu. Quand je m'y rends, que je présente ma carte de visiteur et dépose mes affaires, je ne vois que des gardiens. Ensuite, ils m'accompagnent à la salle de visite. Puis je sors, et je n'ai vu personne d'autre. Je trouve que c'est assez étrange, j'ai l'impression que ce sont eux qui gèrent le quotidien et je ne crois pas qu'ils aient une qualification particulière pour cela.

Comment se passe la vie commune avec les autres détenus ?

B. N. : À Schrassig, il n'y a pas trop de problèmes par rapport à ce que j'ai connu en Espagne, où c'étaient plutôt les prisonniers qui géraient la prison. Ici, il y a une espèce de pacte de non-agression. Chacun reste dans son coin. Il n'y a pas de racket. Personne ne force personne à se prostituer. Tout cela, c'est du mensonge. J'étais très proche de Kim, le jeune qui s'est suicidé l'année dernière. On a raconté beaucoup de bêtises à son sujet. Si un prisonnier se prostitue, il le fait de son plein gré. Il n'y a pas d'organisation qui se cache derrière.

Il y a deux personnes par cellule. Mon codétenu avait un autre rythme de vie. Il ne vivait que la nuit, s'amusait aux jeux vidéo et dormait la journée. Je me levais à 8 heures pour faire ma promenade, et je revenais dans une cellule sombre



sentant le renfermé. C'est difficile de cohabiter ainsi, mais c'est impossible d'obtenir une cellule individuelle. En se débrouillant un peu, on arrive à trouver un travail. J'ai eu la chance de pouvoir travailler à la bibliothèque. C'était intéressant, on entrait en contact avec le monde extérieur via les livres, les journaux et l'informatique (sauf Internet) mis à disposition par le responsable qui est un « civi ». Il y a d'autres travaux intéressants, des ateliers modernes, une imprimerie, le cartonage. Malheureusement, beaucoup d'ateliers sont fermés, parce que les formateurs ont pris leur retraite et ils n'ont pas été remplacés.

Au Luxembourg, en général, il n'y a pas de conflits entre gardiens et détenus. Ils ne cherchent pas à vous créer des ennuis, cela ne sert à rien de provoquer un conflit, on est de toute façon perdant. Mais il y a des détenus qui ont besoin d'être encadrés, de retrouver le goût du travail. D'autres veulent commencer une formation, ce qui devrait être le rôle de Givenich. Or, là vous apprenez à ramasser des pommes ou à nettoyer des écuries. L'idée de Givenich est excellente, mais très mal mise en pratique : faute de compétence, la réinsertion n'a pas lieu, pour preuve, le nombre élevé de détenus qui retournent directement de Givenich à Schrassig. A quoi servent les investis-

sements majeurs faits à Givenich ? On ne donne pas aux gens le goût du travail. Ceux qui purgent une petite peine se disent souvent : je vais dormir pendant toute la durée de ma peine, ainsi le temps passera plus vite. Certains pourraient sortir plus tôt. Mais beaucoup ne veulent pas sortir en liberté conditionnelle, souvent, ils sont toxicomanes et s'ils sont testés positifs, ils sont directement renvoyés en prison. Ils préfèrent donc purger leur peine et ne pas avoir à rendre de comptes. D'autres se plongent dans les jeux vidéo ou la télé, et petit à petit, ils deviennent des légumes, s'ils ne sont pas assommés par tous les médicaments qu'ils prennent pour être tranquilles. Si vous êtes nerveux ou si vous avez mal quelque part, on vous donne ce que vous voulez. Vous recevez beaucoup de médicaments en prison, c'est un fait. C'est peut-être aussi une façon de contenir l'agressivité. C'est comme la drogue. En prison, vous en trouvez plus facilement qu'à l'extérieur. Quand on voit la situation actuelle, je crois qu'il y a un laissez-faire voulu.

Savez-vous comment les drogues entrent en prison ?

B. N. : Par les visites. Si vous voulez empêcher les drogues d'entrer, vous n'avez qu'à mettre un chien à l'entrée.

Celui qui a de l'argent peut avoir tout ce qu'il veut, sans aucun problème. Je pense qu'ils ne veulent pas vraiment empêcher la circulation de la drogue, parce que ce serait un autre problème à gérer pour calmer ceux qui sont toxicomanes.

Existe-t-il un soutien psychologique ?

B. N. : Oui. En fait, on fait énormément pour les toxicomanes, mais je crois qu'ils en profitent aussi. On leur propose pas mal d'aide, mais il faut se demander si cette aide apporte vraiment quelque chose ou s'ils en abusent pour avoir d'autres avantages.

Est-il possible de suivre une formation au Centre pénitentiaire ?

B. N. : En Espagne, j'avais six heures de cours par jour. Il y a une vraie école dans la prison et on peut même faire des études universitaires. Au Centre pénitentiaire, on a à peu près deux heures de cours par semaine ! Après cela, vous pouvez encore avoir deux heures d'activités artistiques. Mais c'est tout. Si vous avez peut-être 40 ans de prison à faire, vous arriverez peut-être à obtenir un diplôme. C'est vraiment triste pour un pays comme le Luxembourg, où il existe quand même des moyens financiers. En Espagne, les prisonniers se débrouillent pour trouver du matériel informatique. On leur laisse plus de liberté pour s'organiser eux-mêmes, parce qu'il n'y a pas assez de moyens financiers. C'est pour cela que j'étais très content de travailler à la bibliothèque. J'ai pu y étudier et faire beaucoup de recherches pour ma réinsertion.

R. S. : Mon ami avait fait énormément de recherches à travers de vieux journaux, la radio et la télévision afin de se faire une idée de la réalité à l'extérieur, alors que nous n'avons pas d'information sur la réalité en prison. Je pense qu'il y a une absence effrayante de communication. On ne donne pas de conseils aux détenus afin d'organiser leur vie en détention, de prendre à nouveau des responsabilités, de participer activement au processus de réinsertion. Mon ami a très bien fait ce travail et j'ai compris que c'est un cas plutôt exceptionnel par rapport aux autres détenus.

Comment se passait votre contact avec l'extérieur ?

B. N. : Je ne connaissais personne à l'extérieur, à part mon ami qui venait me voir régulièrement. Le père Vincent

Klein est venu me voir lui aussi. C'est vraiment un personnage extraordinaire, très dévoué. Il a beaucoup aidé la bibliothèque en amenant des livres et des Corans pour les musulmans. Une dame bénévole venait aussi me rendre visite, avec elle, je pouvais parler d'autre chose, ou de mes problèmes, car à l'intérieur, vous ne pouvez pas le faire. Cela calme les esprits et supprime les tensions. Ces gens nous apportent de la chaleur humaine, sinon le reste est un peu dés-humanisé. On souffre plus du manque d'humanité que du manque de liberté. Au fil des années, on arrive à s'adapter à tout, mais ce qui manque, c'est la chaleur humaine, le contact. On est toujours sur la défensive, on se retient toujours vis-à-vis des autres pour ne pas risquer de faire dégénérer une situation. À un moment donné, vous prenez sur vous. À la fin, c'est un peu comme une paranoïa.

Comment la vie en prison est-elle perçue par les gens de l'extérieur ?

R. S. : Il y a un décalage énorme entre la réalité à l'intérieur et ce qu'à l'extérieur, on rapporte être la réalité. La prison est quelque chose de concret où se trouvent des gens avec des problèmes réels, on ne peut pas confier la gestion des détenus à des gardiens. Il y a trop d'échelons, pas assez de concepts et de projets, il y a trop de gens qui veulent discuter, alors qu'il devrait y avoir aussi des modèles différents à essayer. On parle de construire une troisième prison, je trouve que ce n'est pas la seule question qu'il y a lieu de se poser, parce que ce n'est pas une question de quantité, mais de concept. Ce serait bien d'avoir dans le futur une séparation entre détenus adultes, mineurs et demandeurs d'asile. Bien sûr, il ne faut pas les mettre ensemble.

B. N. : À ce sujet, des détenus incarcérés pour des affaires de mœurs se trouvent dans le même bloc que les mineurs !

R. S. : Pour le moment, la prison est un fourre-tout et on ne peut pas travailler sur un concept pour tous et croire qu'un seul prisonnier puisse sortir de là avec de meilleures perspectives, lui permettant de se reconstruire.

Quelle a été votre expérience avec les autorités judiciaires au Luxembourg ?

B. N. : Avant, j'avais une image de la justice plutôt positive. Je suis revenu au Luxembourg en me disant qu'en Es-

pagne, la justice, c'était n'importe quoi, que c'était encore féodal. J'ai été déçu, car c'est la même chose ici. Je m'attendais à voir une justice qui prenne mon cas en considération. La première étape s'était bien passée, ma peine a même été diminuée et j'avais une magistrate, déléguée du procureur, qui était vraiment à l'écoute, qui faisait très bien son travail. Mais comme partout, et c'est tout le temps le cas quand vous êtes en prison, les gens changent de poste. Le nouveau magistrat n'a pas le temps de tout examiner, il ne vous connaît pas et, du coup, votre dossier qui avançait bien, il stagne. Et vous pouvez attendre.

« Il y a un décalage énorme entre la réalité à l'intérieur et ce qu'à l'extérieur, on rapporte être la réalité. » (R. S.)

Étant donné qu'il n'existe pas de peine de sûreté au Luxembourg, c'est le délégué du procureur qui décide si vous sortez ou non, sans qu'il y ait vraiment de règle à laquelle le prisonnier puisse se tenir pour savoir à quelle date il pourra sortir. C'est toujours l'incertitude. Au Luxembourg, ce n'est pas aussi réglementé que dans d'autres pays, où on connaît la date de sortie et où on sait quoi faire pour avoir une réduction de peine. Ici, la bonne conduite ne mène pas à une réduction de peine. On n'a pas de motivation à essayer de faire des choses positives. En Espagne, le travail permet aux détenus d'obtenir des réductions de peine.

Au Luxembourg, vous pouvez demander votre libération après avoir purgé la moitié de votre peine si vous n'êtes pas récidiviste. Mais dans la pratique, vous avez peut-être la chance d'être libéré aux deux tiers de votre peine si votre dossier est complet, si la libération n'est pas reportée au mois suivant et ainsi de suite pour des bricoles. Vous commencez à développer une certaine agressivité et vous en voulez à la justice. Heureusement, j'ai eu l'intervention de mon ami, parce l'administration doit rendre des comptes aux gens de l'extérieur.

Vous n'êtes plus rien en prison. Votre opinion n'intéresse personne. Mais avec le temps, vous apprenez à accepter cela. Revendiquer quelque chose ne sert à rien, c'est se battre contre des moulins

à vent. Au début, c'est handicapant, on croit que si on parle ou que si on écrit, on aura une réponse, mais cela ne sert à rien. C'est déprimant de se dire qu'on ne peut rien faire. Vous devez toujours passer par votre avocat. On vous dit que votre cas va être pris en considération, mais ce n'est pas vrai.

R. S. : J'accompagne mon ami depuis un an. À l'époque, il avait réussi, à Givenich, à tout organiser pour avoir un vrai travail à l'extérieur en semi-liberté. Pour un minuscule détail que je ne trouve pas trop important, on lui a tout coupé et on l'a renvoyé à Schrassig. Les six mois qui ont suivi, il n'a pas été mis au courant de l'évolution de son dossier. Pendant cette période, je l'ai suivi et j'ai essayé de l'aider à garder le moral. J'ai compris qu'il n'avait rien d'autre à se reprocher que de ne pas s'être protégé en Espagne. Le reproche qu'on lui faisait, celui d'avoir trafiqué de la drogue, ne tient pas debout. Ce n'était pas le cas. Il doit être difficile pour la justice au Luxembourg de suivre un tel cas.

Il y a quatre mois, j'en avais assez d'être dans le flou. À ce moment-là, j'étais déjà son patron. Mon ami avait une garantie de travail, une garantie d'hébergement, une garantie financière et un suivi par son avocat. Toutes les conditions étaient remplies. Le dossier était complet, mais rien n'a avancé. Finalement, j'ai téléphoné à toutes les instances engagées, pour faire part de mon étonnement quant au non-aboutissement du dossier. Endéans l'heure, j'apprends que mon ami venait enfin de se faire virer du « bing ».

On a fait le travail de ce que je considère être la responsabilité ou la fonction d'une prison ou bien d'un centre comme Givenich. Les responsables avaient mes coordonnées depuis longtemps, mais personne ne m'a contacté. Il faudrait inciter les détenus à se réinsérer d'une façon positive et ne pas les lâcher comme ça.

Il faudrait donc plus de transparence et déterminer qui prend quelle responsabilité.

R. S. : Ce n'est certainement pas l'individu en tant que tel qui est visé, mais le détenu est pris dans une sorte d'engrenage. Il s'agit d'un système complexe avec peu de transparence. Aujourd'hui, il est plus facile d'établir la traçabilité d'un steak acheté au magasin que de déterminer la responsabilité de quelqu'un dans le système judiciaire ou pénitentiaire au Luxembourg. Il s'agit là d'un grand man-

quement. Ici, on est trop conservateur, dans le sens qu'il vaut mieux ne rien faire et garder le détenu à grands frais le plus longtemps possible en prison. Ceci n'est pas du tout une approche moderne.

Il y a beaucoup de choses à améliorer au niveau de la structure du Centre pénitentiaire. Si on considère la prison comme fourre-tout, on ne fait évidemment rien. On fait énormément pour les gens ordinaires, on fait beaucoup pour le troisième âge, on fait tout pour recycler les déchets, mais au Centre pénitentiaire, il n'y a pas les compétences nécessaires. Et je ne sais pas pourquoi les politiciens ou le ministre Frieden ne veulent pas se donner les outils pour faire en sorte que cela fonctionne. Il faut aussi s'occuper de ceux qui ont raté leur vie ou qui se sont écartés du droit chemin, ce n'est pas en mettant ces personnes sous les verrous qu'on va arriver à quoi que ce soit. La prison pourrait être un projet intéressant au Luxembourg, mais ce n'est pas du tout l'image véhicu-

lée. Beaucoup de gens se limitent à leurs préjugés qui consistent à croire que les détenus sont bien logés et nourris. Mais le jour où ils sortiraient, que vont-ils devenir ?

Au niveau parlementaire, on vient de faire un travail en profondeur au sujet des maisons closes et de la prostitution, en comparant les différents modèles existants. Ce travail de comparaison est aussi en train d'être fait pour les centres de rétention. La même chose devrait être faite pour la prison. Je crois beaucoup à l'option de la formation. La formation est la meilleure solution, c'est la plus grande chance qu'on puisse offrir à quelqu'un pour qu'il se surpasse, dépasse ses problèmes et reformule des projets pour son avenir. Des ateliers et une école devraient être créés, il faudrait engager du personnel compétent, organiser davantage d'activités à l'intérieur, améliorer le quotidien. Les détenus ont besoin de retrouver une activité, une raison d'être, une autre perspective que celle de devenir un légume.

Il faudrait absolument renforcer les moyens de contact avec l'extérieur. Pour l'instant, le contact est très difficile. Le système de brouillage qui vient d'être installé ne va rien changer, bien au contraire, c'est de l'argent gaspillé. Ce n'est qu'un alibi, et du point de vue du concept, cela va dans la mauvaise direction. Je reprends une idée de Fari Khabirpour : il faut stimuler la solidarité sociale. Je pense que grâce à notre contact, les responsables ont vu que mon ami n'était pas perdu, qu'il y avait quelqu'un qui s'occupait de lui à l'extérieur. C'est en fin de compte une bonne leçon. Je voudrais dire que nous aussi, les citoyens, nous avons des responsabilités. Un grand bravo aux bénévoles ! C'est à nous parfois de faire le premier pas, on ne peut pas attendre l'institution, elle sera toujours à la traîne. L'avenir est à la solidarité. Pour moi, la prison est devenue quelque chose d'autre, cette muraille s'est un peu entrouverte.

(L'interview a été réalisée le 19 février 2008./LH)

baby info - die luxemburgische Elternzeitschrift

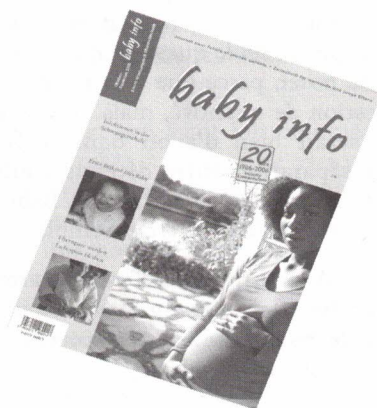
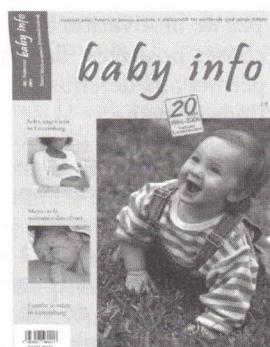
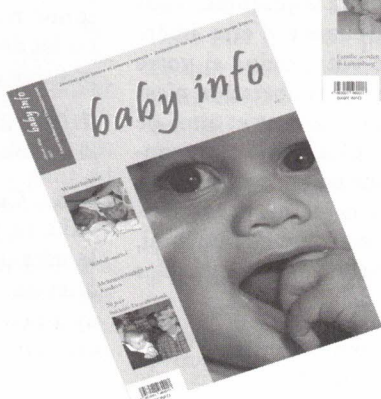
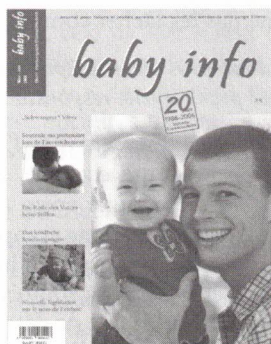
herausgegeben von Initiativ Liewensufank a.s.b.l.

Artikel zu

- ✓ Schwangerschaft, Geburt, Stillen, Babys und Kleinkinder, Familie und Leben

sowie

- ✓ Buchbesprechungen, Neues aus der Wissenschaft, Kleinanzeigen, ...



erhältlich

- ✓ am Kiosk
- ✓ als Abo (10€ überweisen auf CCP LU47 1111 0484 6562 0000 mit dem Vermerk "abo")
- ✓ für Mitglieder der Initiativ Liewensufank ist das baby info im Mitgliederbeitrag inbegriffen
- ✓ Weitere Informationen:
Initiativ Liewensufank, 20 rue de Contern,
L-5955 Itzig